

L'ampleur des recherches philologiques que l'auteur a dû effectuer lorsqu'il a établi son dictionnaire géographique ne saurait être mieux illustrée que par deux ou trois exemples pris au hasard. Le mot «Quiché», qui désigne l'un des départements du pays, est apparu pour la première fois dans le *Popol Vuh*, mythe indien racontant la création du monde et également connu comme le «livre sacré», qui a probablement été transcrit peu après la conquête espagnole, en 1524, et copié au début du XVIII^e siècle, dans la ville de Chichicastenango, par le prêtre dominicain Francisco Ximénez, excellent linguiste. Le document commence par ces mots: «*Are u xe oher tzi h varal Quiche u bi*». «*Are*» est un pronom démonstratif; «*u xe*» signifie «son origine»; «*oher tzi h*» signifie «vieilles histoires», «mots»; «*varal*» signifie «ici», «en ce lieu»; «*u bi*» signifie «son nom»: «Voici le début des vieilles histoires en ce lieu nommé Quiché».

Le fleuve Polochic, qui se jette dans le lac Izabal au nord-est du Guatemala, a été mentionné pour la première fois sous le nom d'«Apolochic» par Hernán Cortés dans sa lettre à Charles Quint du 3 septembre 1526. Dans la langue pocomchi parlée dans la région, «*polo*», venant de «*palau*», signifie «lac» ou «mer» et «*chic*» signifie «c'est déjà». Le nom du fleuve signifie donc «c'est déjà un lac ou une mer» et décrit sa largeur lorsqu'il se jette dans le grand lac Izabal.

L'auteur a également estimé que les noms géographiques indiens devraient figurer sur les cartes avec leur prononciation exacte, et ceci pour des raisons évidentes. Connaissant bien le quiché parmi d'autres langues, il sait que les Mayas utilisaient une écriture hiéroglyphique ou idéographique dans laquelle les signes ou caractères n'étaient pas l'image de l'idée mais plutôt son symbole. Les caractères employés dans cette écriture ont généralement perdu toute ressemblance avec les images des idées qu'ils représentent et ne sont guère plus que des symboles conventionnels.

Vers le milieu du XVI^e siècle, un prêtre franciscain, Francisco de la Parra, a inventé cinq caractères qui lui ont permis de transcrire les mots quiché et ont été utilisés pendant des siècles pour transcrire des catéchismes, des livres de doctrine et toutes sortes de documents écrits en caractères latins. Etant donné que l'«h» espagnol est aujourd'hui muet, alors qu'au XVI^e siècle il était aspiré comme le «j» de l'espagnol moderne ou l'«h» anglais, l'«h» des noms indiens a été remplacé par un «j»: «*oher*» (vieux) est devenu «*ojer*»; «*hum*» (un) est devenu «*jum*», et ainsi de suite. Non seulement l'orthographe s'en trouve simplifiée, mais toute personne utilisant les cartes de l'Institut géographique national, organisme officiel de cartographie du

Guatemala, est ainsi assurée de prononcer correctement les noms géographiques indiens.

Un autre problème très sérieux se pose, c'est celui des étymologies. Dans le département de Quiché, par exemple, certaines localités sont désignées sous le nom de «*xolbé*»; «*xol*» veut dire croisement et «*bé*», route, mais «*xol*» signifie également assassin. Bien entendu, c'est le premier sens qui est le bon, ces localités se trouvant à un carrefour ou près d'un carrefour. La ville de Quezaltenango est ainsi désignée par le conquérant Pedro de Alvarado dans sa lettre du 11 avril 1524 à Hernán Cortés. Elle tire son nom du mexicain «*quetzalli*», aujourd'hui «*quetzal*», l'oiseau national du Guatemala, et «*tenanco*» (localité), mais on utilise encore souvent son ancien nom quiché, «*Xelajú*» qui vient de «*xe*», «en dessous» et «*Lajú*» (dérivé de «*lajuj*» qui veut dire «dix»). Fernando Antonio Dávila a écrit vers 1830, dans son étude de la région de Quezaltenango, que le nom de cette ville signifiait «sous les dix», ce qui est absolument exact car des volcans et des dômes au nombre de dix entourent cette ville, la deuxième du Guatemala, qui est située sur les hauts plateaux de l'ouest à 2 357 mètres au-dessus du niveau de la mer. Par contre, préconisant une étymologie que l'auteur rejette, le chroniqueur Fuentes y Guzmán avait déclaré vers la fin du XVII^e siècle, dans sa *Recordación Florida*, que les armées de la ville en question étaient divisées en dix sections ou commandements distincts. Bien que cette hypothèse ait été reprise à tort par des chroniqueurs plus récents, elle signifierait — si l'on tient compte de l'organisation des armées indiennes pendant la conquête — que chaque capitaine dirigeait un groupe ou *xiquipil* de 8 000 hommes, soit au total 80 000 hommes, ce qui est excessif aussi bien pour Quezaltenango ou Xelajú que pour toute autre ville indienne aux environs de 1530. De plus, il n'existe pas en quiché de terme spécifique connu pour exprimer l'idée de commandement et les Indiens se servaient à cette fin non pas d'un mot mais de plusieurs qui exprimaient plus une signification équivalente. On voit donc qu'il convient d'être très prudent en matière d'étymologie.

Comme on l'a déjà vu, il est reconnu que la diffusion de la langue espagnole dans les pays d'Amérique latine a provoqué quelque incertitude dans la transcription des noms provenant de langues européennes. La situation s'est encore compliquée du fait de la modification de l'orthographe des noms. A cela sont venues s'ajouter les corruptions dues au langage populaire et aux dialectes, l'omission d'une ou plusieurs lettres au début de certains noms, l'adoption de noms essentiellement indiens et la difficulté de transcrire les mots étrangers qui se sont intégrés à nos noms géographiques.

DOCUMENT PRÉSENTÉ PAR LE VENEZUELA¹

Du fait de sa situation géographique dans l'hémisphère occidental, le Venezuela présente une grande variété de toponymes dérivés des groupes divers de population qui se sont successivement installés sur son territoire au cours des siècles qui ont précédé la découverte de l'Amérique. Beaucoup de noms de détails hydrographiques et orographiques du pays présentent de l'intérêt pour ceux qui étudient la langue et l'ethnologie précolombiennes.

Comme dans les autres pays de l'Amérique latine, l'influence de la conquête se manifeste également dans les noms de villes, de fleuves et autres traits géographiques.

¹ Le texte original de ce document, soumis en espagnol, a été publié en anglais et en espagnol sous la cote E/CONF.53/L.45.

L'ère coloniale et les XIX^e et XX^e siècles ont aussi fourni leur apport de noms géographiques, qui désignent en général des détails topographiques locaux dans toutes les régions du Venezuela.

Pour étudier les noms vénézuéliens, il faut avoir recours à un certain nombre de disciplines scientifiques, telles que l'histoire et la sociologie, afin que l'examen des données cartographiques dont on dispose et des usages courants soit conforme aux règles de normalisation et de transcription des toponymes.

Dans le cadre d'un programme cartographique en cours d'exécution au Venezuela, les noms sont recueillis à l'occasion d'opérations géodésiques exécutées par la photo-

grammétrie. Ce programme vise à l'établissement de cartes de base au 1/25 000 couvrant 5" en latitude et 7,5" en longitude. Réduites à l'échelle du 1/100 000, ces cartes sont utilisées pour en établir d'autres couvrant 20" en latitude et 30" en longitude qui sont en cours de publication.

Une section de la division géodésique de la Direction de la cartographie nationale est spécialement chargée de recueillir les noms; elle a commencé ses travaux au milieu de 1960 et a déjà établi des cartes à partir de 4 800 levés aériens dont la plupart sont à l'échelle du 1/60 000 ou du 1/50 000 et quelques-uns au 1/25 000.

Ces cartes couvrent une superficie d'environ 262 850 kilomètres carrés comprenant: les trois quarts de l'Etat de Falcón, la rive orientale du lac Maracaibo et l'Etat de Zulia; 60 p. 100 de l'Etat de Lara; 70 p. 100 de l'Etat de Trujillo; 20 p. 100 de l'Etat de Mérida; 20 p. 100 de l'Etat de Tachira; 60 p. 100 de l'Etat de Barinas; 80 p. 100 de l'Etat d'Apure; 50 p. 100 de l'Etat de Carabobo; 70 p. 100 de l'Etat d'Aragua; un tiers de l'Etat de Miranda; 80 p. 100 de l'Etat de Guárico; 60 p. 100 de l'Etat de Sucre; 60 p. 100 de l'Etat d'Anzoátegui; 50 p. 100 de l'Etat de Monagas et l'île de Tortuga.

Outre ces cartes destinées à être publiées à une échelle moyenne, des cartes destinées à la publication à grande échelle ont été établies pour 45 zones urbaines à l'aide d'agrandissements et de levés au 1/5 000.

Ces travaux s'effectuent conformément à des règles générales et les symboles utilisés sont ceux qui figurent dans les manuels de cartographie.

Les travaux sur le terrain comportent deux phases: la préparation et l'exécution.

La préparation incombe à la section susmentionnée. Elle consiste à choisir les levés qui serviront à établir chacune des cartes, à indiquer les limites de la superposition pour les levés qui serviront à faire les cartes en indiquant le numéro des levés adjacents, à rassembler les cartes terrestres, maritimes ou aériennes et documents analogues concernant la région des opérations, à rattacher à des centres communs les levés qui seront utilisés, à indiquer sur ceux-ci le nom des

villes, villages, grands fleuves, etc., et à choisir et délimiter les agrandissements des agglomérations qui doivent faire l'objet de cartes plus détaillées.

La phase de l'exécution comprend avant tout une étude complète de la région que doit couvrir chaque carte, en fonction des principes énoncés dans les règlements et les circulaires complémentaires de la section.

Les renseignements proviennent généralement de sources locales. On s'efforce de s'assurer dans chaque localité le concours des personnes les mieux informées ou les plus susceptibles de fournir des données exactes. Dans les régions inhabitées, les renseignements sont fournis par les guides ou autres personnes connaissant la région qui accompagnent les cartographes dans leurs déplacements.

La technique de cartographie et l'emploi des signes, couleurs, légendes et explications sont, comme on l'a déjà dit, conformes aux instructions contenues dans les manuels. A chaque levé est jointe une fiche indiquant les noms de tous les détails topographiques qui y figurent, avec justification, le cas échéant, de leur orthographe et avec la description de chacun de ces détails (agglomération — qui peut être une capitale, une préfecture, une municipalité, un village, une colonie ou un hameau —, lac, fleuve, ravin, chaîne de montagnes, élévation isolée, etc.). La fiche porte également l'indication de la source et elle est datée et signée par celui qui l'a établie.

La Direction de la cartographie nationale a créé une nouvelle section des noms géographiques qui est chargée:

D'examiner les données recueillies sur place;

De préparer des fiches toponymiques;

De revoir les noms indiqués dans les documents originaux;

D'établir des dictionnaires géographiques pour chaque Etat, ainsi que des nomenclatures;

De choisir, conformément aux règles en vigueur, les caractères pour l'impression des noms sur les cartes;

D'établir une bibliographie vénézuélienne des noms géographiques.

DOCUMENT PRÉSENTÉ PAR LA CHINE¹

Le système d'écriture chinois est unique en ce sens qu'il n'est pas alphabétique, mais composé d'idéogrammes dont chacun comporte trois éléments: sa forme écrite, sa valeur phonétique et son contenu sémantique.

Etant donné qu'il n'existe en Chine qu'une seule langue officielle il ne se pose pas de problème d'écriture. En 1928, le gouvernement a publié un système phonétique désigné sous le nom d'écriture phonétique nationale que les écoles primaires ont enseigné en vue d'améliorer la langue parlée dans l'ensemble de la Chine.

L'histoire de la Chine remonte fort loin dans le passé, mais la représentation graphique des noms géographiques est pratiquement la même à l'heure actuelle que dans l'Antiquité. Tous les noms géographiques importants se retrouvent sur les cartes publiées ou dans les documents géographiques locaux tels que les monographies géographiques des *hsien* (comtés) et des provinces. Les problèmes qui se sont posés le plus fréquemment sont les suivants:

Les caractères idéographiques identiques mais se prononçant sur des tons différents puisqu'en chinois, à chaque

caractère, correspondent quatre tons appelés premier, deuxième, troisième et quatrième tons. Par exemple, il faut distinguer 長 (chang) dans 長子 (changtzu), de 長 (ch'ang), dans 長江 (ch'ang, le fleuve Yang-tseu);

Les abréviations: par exemple, l'abréviation pour Changhaï est «Hu» et l'abréviation pour la province de Canton est «Yueh»;

Les noms utilisés dans la langue courante, par exemple, «Wu Hsien» dans la province de Chiang-su et «Taipei Hsien» dans la province de Taïwan sont des noms géographiques officiels, mais les noms correspondants utilisés localement sont «Soo-chow» et «Pan-chaio». Dans la plupart des cas, les noms locaux ou de la langue courante tendent à être utilisés de préférence aux noms usités dans les documents officiels. On a constaté, chez les habitants d'une région donnée, une résistance à l'utilisation de noms différents de ceux qui sont employés localement.

Comme il n'existait aucun système pour la transcription méthodique des noms géographiques, le Ministère de l'intérieur de la République de Chine a créé en 1959 un Comité de recherche pour la normalisation cartographique qui a élaboré le programme de travail suivant:

¹ Le texte original de ce document a paru sous la cote E/CONF.53/L.46.